

## Études littéraires africaines

ANANISSOH Théo, *Le Serpent d'enfer. Le roman africain et l'idée de la communauté politique : l'exemple de Sony Labou Tansi*, Lomé, Haho, 1997, 72 p.

Sélom K. Gbanou



Numéro 5, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1042191ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1042191ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gbanou, S. K. (1998). Compte rendu de [ANANISSOH Théo, *Le Serpent d'enfer. Le roman africain et l'idée de la communauté politique : l'exemple de Sony Labou Tansi*, Lomé, Haho, 1997, 72 p.] *Études littéraires africaines*, (5), 40–42.  
<https://doi.org/10.7202/1042191ar>

■ ANANISSOH THÉO, *LE SERPENT D'ENFER. LE ROMAN AFRICAIN ET L'IDÉE DE LA COMMUNAUTÉ POLITIQUE : L'EXEMPLE DE SONY LABOU TANSI*, LOMÉ, HAHO, 1997, 72 p.

Encore un livre sur Sony ! Décidément le mouvement de “la vie et demie” comme prolongement de la vie au-delà de la mort ne s’arrête pas à la fiction romanesque. En effet, mort ou vivant, Sony reste un vaste et inépuisable thème. Dans tous les cas, c’est un nouveau ‘mythe-sony’ que ce court essai veut explorer. L’auteur, Théo Ananissoh, romancier ayant déjà publié deux romans : *Territoires du Nord* (L’Harmattan, 1992) et *Yeux ouverts* (Haho, 1994), choisit comme titre à son essai *Le Serpent d’enfer...*, en référence à une réflexion philosophique du marin Raphaël Hythlodée, célèbre personnage créé par Thomas More (lui-même décapité par le roi d’Angleterre en 1535) dans son œuvre *L’Utopie* (1516). Ce personnage estime, parlant de la communauté des hommes et des idées, que tout se passe comme s’il existe un “serpent d’enfer [qui] tire les hommes en arrière comme rémora fait aux navires” dans leur marche vers l’avant.

Toute la motivation de cette nouvelle lecture de Sony Labou Tansi tient à cette pensée. Il s’agit d’explorer, sous forme condensée, l’illustration de l’idée de la communauté politique comme récurrence de la nouvelle écriture africaine à partir de l’œuvre de l’écrivain congolais.

L’œuvre est un regard mobile qui navigue entre la réalité et la fiction, pose et oppose les différents contextes qui portent l’écriture laboutansienne. Le premier versant de l’étude que Théo Ananissoh nous offre est de cerner la vision du réel dans une écriture qui oscille entre le rêve et la démesure politique dans l’Afrique postcoloniale. Tous les motifs qui structurent son approche s’articulent autour de la “boulimie” comme critère constitutif du projet littéraire de Sony. Il s’agit essentiellement de la soif du pouvoir caractérisée par un instinct de domination chez tous les personnages, d’une présence massive du Moi entre deux pôles fondamentaux : le pouvoir et le sexe.

De bout en bout dans l’étude, fourmillent des références au lexique “sexiste” de Sony où le pouvoir, surtout politique, passe par une démonstration cocasse de la virilité, les macabres “croisades sexuelles” des Guides providentiels, les impensables prouesses “des machines à baiser” que s’inventent les différents protagonistes (mâles ou femelles) pour tenir le coup.

Mais cette boulimie n’est pas toujours manifestation de joie ; elle est torture, par exemple pour ceux qui subissent le pouvoir hypertrophié du Guide dans *La Vie et demie* qui se plaît à faire “manger la chair de Martial à la famille de celui-ci” ou de Martillimi Lopez qui, dans *L’Etat honteux*, “fait manger leurs propres organes génitaux à ses victimes”. La boulimie du pouvoir pousse à toutes les horreurs et l’écriture de Sony Labou Tansi elle-même n’est pas moins boulimique. Elle raffole de tous les mots, de

toutes les scènes impudiques et de toutes les situations où la déraison et la soif du pouvoir triomphent du bon sens chez les hommes. Elle se tisse d'une foule d'images violentes, insupportables aux âmes sensibles, comme on le découvre dans les multiples citations convoquées par Théo Ananissoh.

Pour l'auteur, le mouvement dans l'écriture de Sony, que ce soit au niveau du roman ou du théâtre, s'oriente toujours dans trois directions : "Les femmes, les vins, l'argent" comme on pouvait déjà le remarquer, en guise de préambule à son écriture, dans le premier roman *La Vie et demie* (1979). Les trois serpents d'enfer, pour ainsi dire, conduisent au néant, au vide que dénonce Mallot Bayenda dans *Je Soussigné cardiaque* en criant : "Nous sommes devenus les plus grands producteurs mondiaux de vide. Nous nous sommes trompés de combat. Nous nous sommes trompés d'indépendance. Puissamment trompés." Et Sony Labou Tansi lui-même de conclure que "l'homme a été créé pour inventer l'enfer", c'est-à-dire, cet espace-temps que nourrit ce que Théo Ananissoh nomme "l'intempérance des hommes" et qui constitue l'idée-force du premier chapitre de son livre. *Le serpent d'enfer* siège dans la communauté politique et pour Théo Ananissoh, c'est contre lui que l'écriture de Sony invite à se rebeller pour créer un monde "de la loi et du droit" comme le suggère le roman *Les Yeux du volcan*. Il y a comme une fixité de cet espace d'angoisse, de peur et de silence, de cet enfer entretenu par la "fixité" de ceux qui refusent d'évoluer, les "nains d'esprits" pour reprendre une formule de Sony Labou Tansi lui-même.

*"Cet être qui refuse de s'obliger à être bon, écrit Ananissoh, qui se prélassse dans la naturalité - il est bien difficile de voir en lui autre chose que, par exemple, 'un poteau de viande en kaki' - c'est-à-dire - c'est le cas de le dire - quelque chose de fixe, de statique."* (p. 47)

C'est un nouveau Sony Labou Tansi que l'on découvre le long de ces pages, un Sony qui, en dehors de ses *tropicalités* habituelles, se fait une idée précise de "la communauté politique africaine". Il s'agit d'un enfer pris en otage par des espèces mal formées, sans moteur psychologique que conduisent la mécanique de l'intempérance et la faim jamais assouvie du pouvoir. Pour mieux rendre cette conception, l'auteur a recours à une nouvelle typologie des paradigmes qui structurent l'esprit de l'homme : tempérance/intempérance ; corps/esprit ; savoir/animalité ; raison/déraison... Tous ces groupes binaires sont exploités avec une foule d'exemples qui, implicitement, témoignent d'une mauvaise gestion par les humains de leurs potentialités.

Pour finir, Théo Ananissoh renvoie le lecteur à une comparaison entre Sony Labou Tansi et l'un de ses premiers personnages : le vieux Layisho, enfermé à vie dans une cage par le Guide Providentiel (*La vie et demie*) et qui n'eut, comme ultime recours, que l'écriture dans laquelle il entendait "briser l'intérieur, s'y perdre, s'y chercher, y faire des routes, des sentiers, des places publiques, des cinémas, des rues, des lits, des amis", bref réin-

venter l'équation de l'homme. L'écriture fut, toute la vie de Sony, l'espace de refuge d'où il peut crier et décrier "le serpent d'enfer" qui bloque les esprits, un exorcisme contre la déroute collective.

Cette œuvre très facile à lire, laisse malheureusement le lecteur sur sa soif. On aurait aimé aller au-delà de toutes ces citations qui l'émaillent, d'en savoir plus sur les éléments inducteurs de cette idée de la communauté politique africaine dans l'écriture de Sony tout comme chez la nouvelle génération d'écrivains de sa veine. Tout l'intérêt de l'analyse se trouve condensée dans la conclusion où, de par la mise en relief des caricatures laboutansiennes, des guides bouffons et sanguinaires superposables à Néron ou Caligula, des conséquences de la boulimie du pouvoir, Théo Ananissoh attire notre attention sur le fait que le projet de la nouvelle écriture africaine incarnée par Sony Labou Tansi est d'être le lieu d'une incitation à la raison face à une cité qui incite, au quotidien, à l'angoisse, à la mort de la raison.

Espérons que *Le Serpent d'enfer* ... connaîtra une suite pour faire cerner davantage l'idée de la communauté politique dans la fiction africaine, en élargissant ses traces...

■ Sélom K. GBANOU  
Universität Bremen, Romanistik

■ CARRERE CHARLES, *MÉMOIRES D'UN BALAYEUR SUIVI DE CONTES ET NOUVELLES*, L'HARMATTAN, PARIS, 1996, 127 P.

Un recueil de "contes et nouvelles", c'est une nouveauté inattendue pour un auteur comme Charles Carrère connu pour ses ouvrages poétiques : "Océanes", "Lettres de Corée", "Les frissons du soir", "Mémoires de la pluie", "Insula". Carrère conteur ne se sépare pas du poète, présent partout dans son recueil. La nouvelle "Mémoires d'un balayeur" est la plus proche du réalisme quotidien. Yatma, le personnage principal, est l'émigré africain typique : balayeur à Paris, il partage une maison sordide avec d'autres africains. La solidarité avec ses compatriotes et la méfiance des français composent son milieu humain et alimente la nostalgie de sa famille et des amis qui vivent en Afrique.

Yatma retourne au pays natal et il retrouve la chaleur de la société africaine traditionnelle.

Aussi retrouve-t-il la femme qu'il aimait, et de l'acte d'amour suggéré par le langage descriptif de l'écrivain, jaillit le chant poétique qui souligne l'exaltation affective du personnage. Nous passons de la prose narrative à la poésie : "C'étaient les hivernages d'antan.../ Tout n'est à l'horizon que lueurs et leurres/ Chaque promesse arrachée leurres et lueurs confondus/ (p. 29). La poésie représente un intermède lyrique dans le récit des événements liés à la vie de Yatma et à la société traditionnelle africaine.